Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 107

Artikel: La dernière messe
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257503

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 19 janvier 1908 — N° 107 — Troisième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La dernière messe

Alphonse Daudet a écrit la *Dernière Classe*, un chef-d'œuvre d'émotion et de foi patriotique ; mon grand-oncle Exupère, qui avait été enfant de chœur au temps de la Révolution, me contait, dans ma prime jeunesse, la *Dernière Messe*, et, bien qu'il n'y mît pas grand art, je l'écoutais sans me lasser, tant ces choses vécues me paraissaient lointaines et presque fabuleuses à une époque où les passions religieuses semblaient endormies à jamais et où nul ne croyait plus aux guerres de religion, aussi démodées que les armures de nos pères et que les arquebuses à rouet.

— En ce temps-là, mon petit, je n'étais pas si haut que toi, et j'étais encore moins sage. Ma bonne femme de mère, qui était très pieuse, m'avait si bien recommandé à M. l'archiprêtre qu'il avait consenti à m'admettre parmi ses enfants de chœur, bien moins pour mon mérite que par considération pour elle..... et aussi, peut-être bien, un peu pour faire pièce à M. d'Ansse, dont elle était la gouvernante, et qui tenait pour les idées philosophiques, comme on disait alors.

C'est un vieux garçon et un grand savant, paraît il, car, pour mon compte, je n'y entendais goutte, comme bien tu penses ; il avait des tas de livres grecs et était toujours occupé d'un certain Homère qui avait vécu dans les temps et lui donnait plus de tablature qu'un vivant ! Quand il trouvait le dîner brûlé ou son lait de poule trop froid, on pouvait bien être sûr qu'il avait eu maille à partir avec cet individu-là, car, sans ça, c'était la meilleure pâte d'homme, incapable de dire « non » à un enfant ou de faire du mal à une mouche. Mais cet Homère l'aurait mené en enfer, et, bien que d'humeur sédentaire, il avait été en Italie, chez les Turcs, tout ça pour cet olibrius-là ! Ah ! il lui en avait fait faire du chemin et noircir du papier ! Ça m'en donnait mal à la tête de le voir assis à son bureau, près de la fenêtre de sa vieille maison de la rue de la Juiverie, proche de la porte Saint-Spire, écrivant, sans lever le nez, et si absorbé que parfois les galopins de la ville s'amusaient, en passant, à enjoliver sa calotte d'un hanneton qui lui descendait dans le cou ou venait se poser sur son porte-plume et qu'il considérait d'un air ahuri..... Ça m'est arrivé quelquefois !..... On est jeune ! !

M. d'Ansse, qui s'appelait aussi de Villoison et appartenait à la noblesse, mais n'en était pas plus fier pour ça, était né à Corbeil, dans cette vieille demeure familiale, et avait été baptisé à l'église Saint Spire, sa paroisse ; mais, depuis qu'il avait âge d'homme, il n'y mettait jamais les pieds, au grand chagrin de ma pauvre mère, fort en peine d'être damnée pour soigner et dorloter pareil hérétique ; et, malgré son attachement pour lui, elle l'eût bien sûr abandonné à tous ses dieux païens : Jupiter, Pluton, Mars, Vénus, auxquels il adressait de grands discours en gesticulant, un livre à la main, sans les visites de l'abbé Mauzaise qui, chaque semaine, venait de son presbytère de la Ruelle-aux-Prêtres faire une partie de tric-trac avec son ancien condisciple, ce qui la tranquillisait pour son propre salut, M. l'archiprêtre étant un saint homme entre tous.

On ne se fût pas expliqué leur intimité, sans le souvenir de ces années de séminaire, où Gaspard et Jean-Baptiste, graves et recueillis également, promettaient de devenir deux lumières de la foi. Malheureusement, tandis que l'un suivait sa droite voie, l'autre s'en laissait détourner par de mauvaises connaissances, entre autres deux écrivassiers qui devaient être des pas grand'chose, à en juger por l'indignation de l'excellent prêtre en parlant de ce polisson d'Arouet ou de ce faquin de Voltaire. Bref ! M. d'Ansse, qui avait beau entendre le grec et n'avait pas, pour ça, la tête bien solide, s'était coiffé des imaginations de ces gens-là ; c'étaient des discussions terribles entre lui et M. l'archiprêtre, et ils auraient fini par se jeter les dés à la figure sans leur goût commun pour le tric-trac et aussi pour un méchant ouvrage en je ne sais combien de volumes qu'ils appelaient l'*Illiade*.

— Ça approche de l'Evangile en certains passages, déclarait l'abbé Mauzaise avec componction.

— Evidemment, ça dépasse la *Henriade*, confessait M. d'Ansse.

Pour moi, tu comprends, tout ça c'était de l'hébreu, mais je l'ai entendu répéter tant de fois que c'était entré dans ma caboche.

Bien qu'il y allât seulement le soir, cette fréquentation assez peu orthodoxe provoquait par fois les clabauderies des dévotes, et il y eut plusieurs dénonciations à l'évêché ; mais M. d'Ansse était bien en cour : il avait reçu plusieurs missions du roi Louis XVI, avant qu'on lui eût coupé le cou, et Monseigneur faisait la sourde oreille.

— Il faut ramener les pécheurs par la persuasion, M. l'archiprêtre en est fort capable, disait-il avec indulgence.

Entre nous, j'en doutais fort, et quand il

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1er

Un Duel

par

Edouard Grimblot

Nous tenions depuis quelques jours garnison à Beauvais.

Je vis un matin entrer chez moi Augier, l'un de mes jeunes camarades du régiment.

— Je viens te demander ton assistance dans une affaire qui me tombe sur les bras, me dit-il.

— Quelle affaire ? Un duel ?

— Oui !

— Sérieux ?

— Sérieux.

Le service que me demandait Augier est de ceux qu'au régiment on ne croit pas pouvoir refuser.

De plus, quoique fort jeune, Augier était un garçon posé, doux de caractère, presque froid. Il fallait qu'il y eût réellement péril en la demeure pour qu'il me vînt trouver dans un pareil but.

— A ton service, lui dis je, mais qu'y a-t-il ?

— Voici : j'étais au théâtre hier. Un Monsieur, qu'on m'a dit depuis être un capitaine d'infanterie démissionnaire, a pris ma place pendant un entr'acte. Au lever du rideau, je l'ai très poliment averti de sa méprise. Il m'a répondu assez brutalement que cette place n'étant point marquée, il l'avait occupée, qu'il s'y trouvait bien et prétendait la garder. Le bruit de cette altercation avait attiré sur nous les yeux du public. Je ne voulus pas plus me donner en spectacle, et je quittai la salle sans plus ample discussion.

A l'entr'acte suivant, mon homme est sorti ; je me suis approché de lui :

— Vous vous êtes trompé, Monsieur, en affirmant que ma place n'était pas marquée, lui ai-je dit, et si vous voulez vous donner la peine de mieux regarder, vous pourrez voir encore à cette place un gant pareil à celui-ci.

Et j'agitai mon gant devant lui.

Je te promets qu'à ce moment je n'avais aucune idée de provocation. Mais mon adversaire, qui me paraît être plus que vif, interpréta mal mon geste et me saisit le bras. En voulant me dégager, j'ai de mon gant effleuré sa joue. Aussitôt, il m'a jeté sa carte et m'a demandé mon heure ; je lui